HISTOIRE DE LA MAISON SAINT-MICHEL

La maison de retraite de Solesmes s'est installée à l'origine dans deux bâtiments séparés, la maison des sœurs, rue Jules-Allain, et la maison Saint-Michel, à l'angle de cette rue et de la rue du Rôle. Celle-ci doit sans doute son nom à un petit ruisseau, le Rolle, qui descendait de la Sénotière. La maison était déjà à cette place avant le XIX^e siècle.

La maison Saint-Michel

Il y a quelques cent ans, cette maison appartenait à monsieur de Puniet, père de deux moi-

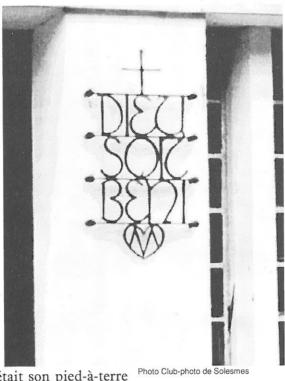
nes et trois moniales; c'était son pied-à-terre près des abbayes. Il y finit ses jours le 8 février 1899, et fut enterré à Solesmes. C'est sans doute lui qui a transformé la maison, car les chaînages d'angle et la corniche en brique sont de cette époque, de même que la tourelle, dont les vitraux sont datés de 1885.

Une véranda entièrement vitrée permettait de passer d'une chambre à l'autre en restant à l'abri, et donnait accès au jardin. Celui-ci, plus long que large, n'avait rien de remarquable, sinon un grand et magnifique cyprès qui, par la suite, causa des ennuis.

Dom Delatte, troisième abbé de Saint-Pierre, à partir de 1890, bénit cette maison et la mit sous la protection de saint Michel, qui lui a donné son nom, car la famille de Puniet est d'Avranches, tout près du Mont-Saint-Michel.

Moines et moniales, exilés en 1902, ne rentrèrent qu'en 1922. La maison appartenait alors au chanoine Blot, ancien missionnaire de la Chapelle-du-Chêne. Il est mort en 1927. La maison est revenue plus tard à Sainte-Cécile.

Parmi ses occupants, notons dans les années 25-30, le général Cornille, ancien commandant de l'école Polytechnique. Digne et impressionnant, toujours en tenue impeccable,



il allait chaque jour à l'abbaye à la messe et aux vêpres, et y prenait ses repas. Homme de principes, il prenait le canotier à Pâques et le melon à la Toussaint, et tenait toujours à la main ses gants de peau.

D'autres locataires, comme la famille Bassot et madame d'Élancourt, n'y firent que de courts séjours.

N'étaient là, à demeure, que madame Perdrieux et la mère Chevalier, une vieille bretonne au service des Bassot. Cette bonne mère Chevalier est morte chez les Petites

Sœurs des Pauvres. Elle s'y trouvait bien, sans pouvoir comprendre qu'il puisse faire bien chaud sans qu'on fasse de feu.

La maison des sœurs

La maison voisine de Saint-Michel, où habitent les sœurs, a aussi son histoire. On l'appelait la maison Huret. Quand dom Guéranger put réaliser son projet de fondation d'un monastère de moniales, il installa dans cette maison les premières postulantes le 17 novembre 1866, en attendant que l'abbaye Sainte-Cécile, alors en construction, devienne habitable au moins en partie. La maison s'appela alors «Sainte-Cécile-la-petite». Les futures moniales n'étaient que sept et elles n'y restèrent que peu de temps, puisqu'elles reçurent l'habit monastique le 15 août 1867 dans l'abbaye inachevée.

Au retour des moines et des moniales en 1922, pour répondre à un besoin d'accueil, on installa dans la maison une pension de famille tenue par mademoiselle Babin; c'était très petit et sans confort.

C'est en 1926 qu'elle devint la maison des sœurs. En effet, à cette date, le père Foubert, curé de Solesmes, ou son vicaire le père Sergent, obtint pour la paroisse des religieuses de la congrégation de Niederbronn, en Alsace. Pendant la guerre 1914-1918, quand l'abbaye servait d'hôpital militaire, des sœurs de cette congrégation y soignaient les malades. L'une d'elles y est morte, et elle est enterrée avec les soldats au cimetière militaire enclos dans celui de Solesmes. Ces religieuses n'étaient que deux, une infirmière et une aide paroissiale. Les sœurs de Niederbronn sont restées jusqu'en 1958. Elles durent alors rentrer en Alsace, où on avait besoin d'elles.

Une maison de retraite et des sœurs

La maison Saint-Michel fut mise en vente en 1959. C'était une occasion qui coïncidait avec un projet du père curé, dom Édouard Clerc, (à qui on doit la matière et le meilleur de la forme de cet article). Solesmes avait besoin d'une maison de retraite, dont la taille soit à l'échelle de la commune. Il désirait que les personnes qui ne pouvaient plus rester seules puissent demeurer dans l'environnement qu'elles aimaient, sans quitter amis et connaissances. Les anciens Solesmiens devaient pouvoir changer de logement en restant dans le village. La maison Saint-Michel était la seule qui convenait puisqu'elle jouxte celle des sœurs, et elle était à vendre. Mais... il manquait seulement l'argent pour l'acheter, et les sœurs pour s'en occuper! Mais Dieu et le père Clerc voulaient que cette œuvre se réalisât!

Un premier et généreux bienfaiteur permit d'ouvrir les portes en donnant sans conditions à la paroisse la somme nécessaire à l'acquisition de la maison. D'autres bienfaiteurs continuèrent à assurer d'abord l'installation, et ensuite les agrandissements et les transformations. On ne pourra jamais assez remercier ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont participé à la réalisation de cette œuvre, ainsi que le désintéressement des entrepreneurs.

Certains jours, l'intervention de ces généreux amis relevait du miracle: la somme nécessaire à une échéance arrivait le jour J à l'heure H, sans un franc de plus ou de moins! Ce qui prouve que la Providence a un service de comptabilité très bien tenu au profit de saint Michel!

Mais pour trouver des religieuses, il fallait un autre miracle. La crise des vocations se faisait déjà sentir, et les congrégations ne voulaient pas ouvrir de nouvelles maisons. Après bien des démarches, le ciel est intervenu: les Filles de la Charité, mieux connues sous le nom de sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, après avoir d'abord refusé, acceptèrent de prendre en charge la maison Saint-Michel. Leur installation eut lieu le 11 octobre 1959.

Les débuts

Il fallait à cette maison dès le début un minimum de confort, qui n'existait pas. On commença les travaux, qui continuent encore aujourd'hui, avec tout ce qu'ils impliquent de problèmes, de soucis.

La première postulante-pensionnaire trouvait que l'attente était trop longue et elle s'impatientait: c'était mademoiselle Paratte, qui tenait une petite librairie sur la place de l'Abbaye à côté du presbytère, là où est la crêperie actuelle; elle entra le 19 décembre 1959, et on l'installa dans la chambre à droite de la tour, où, un peu plus tard, sa sœur, madame Gandon, vint la rejoindre. Dans la chambre de gauche, les deux premières occupantes furent madame Guet et madame Lamberdière. Ainsi commença la petite communauté des pensionnaires de Saint-Michel.

La maison des sœurs et Saint-Michel étaient séparées par un mur. Pour que les sœurs puissent passer et s'occuper des «locataires» et les soigner, on commença par percer un trou dans le mur; alors, courageusement, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, avec leurs belles cornettes si encombrantes, et malgré la différence de niveau, faisaient toute la journée des allers et retours par ce trou de souris. On réalisa cependant assez vite un passage couvert pour relier la maison des sœurs à l'intérieur de Saint-Michel.

La cuisine des pensionnaires posait un autre problème: sœur Vincent n'avait qu'un petit fourneau dans la cuisine actuelle des religieuses. On installa une autre cuisine à Saint-Michel.

Les neuf premières personnes reçues occupèrent toute la place, car il était impossible de loger au second étage des gens âgés; les deux chambres qui s'y trouvaient furent utilisées pour accueillir des personnes de passage.

Les deux premières années furent très pénibles; mais les sœurs qui en supportaient tous les inconvénients ne se plaignaient pas et gardaient le sourire; elles avaient hérité de l'esprit de saint Vincent de Paul qui est un esprit de fondation : les fondatrices furent courageuses et édifiantes.

Bien vite dans la région on connût l'existence de cette maison, et les demandes d'admission arrivèrent en nombre. Il ne restait qu'une solution: bâtir.

Les constructions

Ce fut fait sans hésiter: le bâtiment le long de la rue du Rôle fut commencé en 1962 et achevé en 1963. Madame Biotte y entra le 19 avril 1963. A part son financement, cette construction ne posait pas de problèmes. Il fut prévu que ce bâtiment pourrait être surélevé d'un étage supplémentaire.

Cette construction ne donna que cinq chambres, avec un large couloir, bien nécessaire dans une maison comme celle-ci. La porte vitrée à l'extrémité sud donnait dans le jardin, on y descendait par une allée en pente douce.

Quand cette maison fut achevée, il fallut enlever la véranda, qui était en très mauvais état, et recouvrir d'une verrière tout l'espace entre l'ancien et le nouveau bâtiment. Pour donner dès l'entrée une ambiance de famille, le hall fut meublé et fleuri. En été, sous l'ancienne verrière, il faisait une chaleur tropicale, ce qui profitait plus aux fleurs qu'aux pensionnaires.

On vivait quand même bien tranquillement dans ce nouveau quartier, sans histoire, ou seulement de petites histoires. Un jour de cyclone, le grand cyprès fut renversé et tomba sur la terrasse. Elle fut endommagée, l'eau s'infiltrait et détériorait tout, d'où l'obligation de construire un toit, qui donna un étage de plus. En tombant, le fameux cyprès avait frappé avec une de ses branches à la fenêtre d'une dame très peureuse. Après la chute de l'arbre, on se précipite chez elle, s'attendant à la trouver morte de peur. Comme d'habitude, elle écoute son petit poste:

- Alors, ma petite mère, vous avez entendu un grand bruit?
- Oh oui! Je crois que c'est ma canne qui est tombée...

Le jardin était divisé en deux zones. Le potager était exploité par monsieur Julien Leroy, selon les règles les plus traditionnelles de l'horticulture française. Tandis que « le Grand-Père », monsieur Esnault, de 1960 à 1968, régnait sur le jardin d'agrément, où il se livrait à toutes les fantaisies imaginables. Il avait comme principe de remplacer toute fleur fanée par une autre, quelle que soit la couleur et sans s'inquiéter de la taille. Ceci valut quelques dollars bienvenus d'un américain tombé en extase devant les parterres. Il faut reconnaître que des massifs pleins de fleurs en pagaille ont un charme extraordinaire.

Dans les années 1925-1926, la boulangerie de Solesmes se trouvait rue Angevine, à la place actuelle de la cuisine de l'hôtel. C'est monsieur Droinneau qui la déplaça pour l'installer où elle est maintenant. N'ayant pas d'enfant et pensant à la fin de leur vie, ils proposèrent de construire une petite maison sur le terrain de Saint-Michel, et de la laisser après leur mort à l'association, contre l'engagement de les soigner jusqu'au bout de leur vie. Monsieur Droinneau mourut avant de voir la maison achevée. Madame Droinneau vint s'y installer le 19 mars 1964: c'est pourquoi il y a là une petite statue de saint Joseph (c'était le jour de sa fête). Elle mourut le 5 juin 1969. La pièce rajoutée à cette maison et le petit chalet de bois sont des dons de monsieur Poissenot qui y habita de 1971 à 1976.

Le 7 octobre 1966, monsieur et madame Rhein entrèrent dans le pavillon qui venait d'être bâti pour eux selon leurs désirs, et où ils vécurent heureux ensemble jusqu'au 29 septembre 1980, date où madame Rhein nous quitta. Monsieur Rhein y resta jusqu'à son centenaire et un peu au delà, donnant ce titre de gloire à Saint-Michel.

Les Servantes des Pauvres

Le bateau naviguait paisiblement, quand d'un seul coup, en 1968, une tempête imprévisible l'agita très fort. La visitatrice des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul vint dire qu'elle retirait ses filles l'année suivante. C'était elles qui faisaient naviguer le bateau. Qu'est-ce que Saint-Michel pourrait devenir sans religieuses?

Avec inquiétude et une grande peine, on se prépara au départ des chères sœurs fondatrices. Elles étaient très aimées à cause de leur charité souriante et de leur simplicité.

Le père Clerc, avec le père abbé dom Jean Prou, assuma la tâche essoufflante, épuisante, de visiter toutes les congrégations possibles pour tâcher d'obtenir des religieuses. La réponse était la même partout: «Oui, on voudrait bien aller à Solesmes; mais non, on n'a personne à envoyer». Il n'y avait pas d'espoir, sauf miracle...

Et le miracle se produisit. Encore un! Les Servantes des Pauvres sont venues le 17 octobre 1969 à 10 heures. Ce sont des sœurs bénédictines, bien connues des moines et moniales; mais parce que leur vocation est de soigner les malades pauvres à domicile, et qu'elles ne prennent ni hôpitaux, ni maisons de retraite, on n'avait pas osé les solliciter. Le miracle, c'est qu'elles ont retrouvé une lettre de leur fondateur, le père Leduc, moine de Solesmes, exprimant le désir que ses religieuses aient une maison à Solesmes.

La chapelle

Le but de la maison Saint-Michel, la raison pour laquelle elle existe, c'est que «Dieu soit béni», comme on peut le lire dès l'entrée, près de la porte. Il fallait donc dans cette maison une chapelle.

Du temps de sœur Pélagie, la chapelle des sœurs était dans une chambre au premier étage. En 1959, elle fut installée au rez-dechaussée, dans la pièce qui est actuellement le parloir, et bien décorée par le père Saget. Mais elle restait trop petite. Avec les Servantes des Pauvres, plus nombreuses que les Filles de la Charité, et près de 25 pensionnaires, il fallait une chapelle plus grande et accessible à tous.

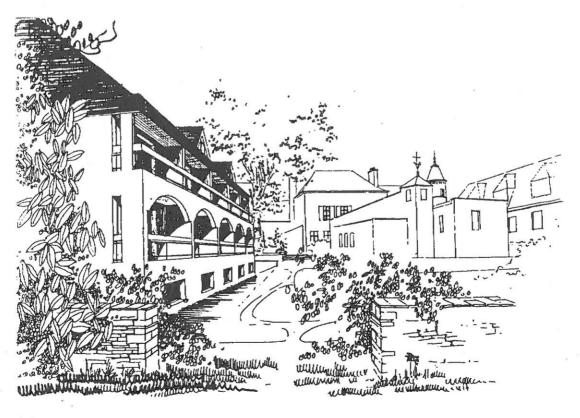
La seule solution était d'en construire unes. Commencée en 1974, elle a été bénie le 21 novembre 1975.

Il y avait besoin également d'une crypte, qu'il a fallu creuser. Monsieur Salesky est intervenu et a apporté son aide. Il a été un des grands bienfaiteurs de Saint-Michel. C'est monsieur Le Sénéchal, architecte à Angers, qui, tenant compte des desiderata et des bonnes idées du P. Clerc, a créé cette jolie chapelle.

Les menuiseries, stalles, bancs, portes et fenêtres, en particulier la porte d'entrée, sont l'œuvre de monsieur Raymond Hunault, dont la maman a vécu dans la maison de 1968 à 1972.

Nouveaux développements

En 1978, le père Guillet a succédé au père Édouard Clerc dans sa sollicitude pour la maison de retraite, et il a su y déployer ses talents d'organisation. Des aménagements intérieurs



ont d'abord été réalisés : salle à manger, cuisine, buanderie, cave. L'ensemble des bâtiments s'est développé, pour mieux accueillir les nombreuses demandes des personnes désirant s'y retirer. Après l'aménagement des cinq chambres de la maison Saint-Camille, dans l'ancienne maison où habitait jadis madame Dufossé, la plus grosse étape fut la construction de la maison Notre-Dame, qui fournit dix studios d'une personne, et cinq pour deux personnes, permettant ainsi aux ménages de rester plus facilement ensemble, avec une grande salle d'activités en sous-sol. La première pierre fut posée en 1984 par le père abbé dom Jean Prou. Cela entraîna un remaniement très réussi du jardin. En 1988, on ajouta à l'extrémité de ce bâtiment une lingerie, un atelier et un studio de deux personnes. Une nouvelle formule est née depuis, celle des foyers logements, avec deux pavillons construits fin 1988, et l'aménagement de la maison Sainte-Odile, où avait habité la famille de Givré. Elle comprend maintenant six appartements.

La première mère prieure des Servantes des Pauvres était une Solesmienne, mère Françoise Desnos. Mère Marie-Odile lui a succédé, et aujourd'hui c'est mère Paule-Marie. Les sœurs se renouvellent mais leur dévouement reste constant. La preuve en est que les pensionnaires atteignent des longévités exceptionnelles! Monsieur Rhein a atteint l'âge vénérable de cent ans en 1985, et monsieur Decrop, en 1988. Tous sont admis à concourir pour le prochain centenaire!